Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: Le théâtre et les moeurs
Autor: Golay, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748802

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE THÉÂTRE ET LES MOEURS

Depuis le commencement de la saison d'hiver, nos diverses scènes nous ont donné des pièces fort différentes les unes des autres, telles que la *Tante Léontine*, de MM. Boniface et Bodin, *Mon ami Teddy* de Rivoire et Besnard, *L'Aventurier* de M. Alfred Capus, *La Gamine* de MM. de Gorsse et Pierre Weber, et *L'Apôtre*, la dernière en date, de M. Paul-Hyacinthe Loyson.

La *Tante Léontine* est certes une œuvre dramatique de valeur. Représentée pour la première fois par l'ancien Théâtre libre, il y a douze ans, cette comédie „rosse" est significative, car elle représente assez bien la tournure d'esprit et la façon de comprendre la vie des auteurs du Théâtre libre, tous fils ou petits-fils de Becque. Les personnages sont ou des imbéciles, ou des canailles, ou des inconscients. Si par hasard on rencontre un personnage pourvu de quelque noblesse, c'est une cocotte enrichie qui a soif de vie bourgeoise et de respectabilité . . .

Un pareil théâtre n'a aucune vertu et aucune force agissante. Il n'émeut jamais sincèrement et n'égaie jamais au vrai sens du mot. Les formules lapidaires abondent, les situations à la fois amères et comiques sont nombreuses, mais si l'intelligence trouve parfois du plaisir à cet étalage cynique de turpitudes et de bassesses, le cœur ne saurait en être touché. Rien ne va au cœur parce que rien n'en vient. Les *Corbeaux* de Becque, qui sont le modèle et le chef-d'œuvre de ce théâtre „impassible", contiennent cependant une dose suffisante d'humanité, et en face de Teyssier et de ses amis, les oiseaux de proie, il y a la famille Vigneron. On peut admirer la triste habileté et l'expérience de MM. Boniface et Bodin, mais on ne peut tirer de leur œuvre aucun enseignement.

Mon ami Teddy de MM. Rivoire et Bernard est une comédie de bonne compagnie. Tout s'y passe entre fort honnêtes gens, et comme la plupart de ces honnêtes gens sont très spirituels, on prend le plus grand plaisir à leurs paroles et à leurs gestes. *Mon ami Teddy* nous conte l'histoire d'un Américain qui vient à Paris avec son ami, le caricaturiste d'Allonne. Introduit dans un salon, il s'éprend de la cousine de son ami. Malheureusement elle est la femme du député Didier-Morel. Teddy que rien ne

décourage, machinera le divorce de Didier-Morel que sa femme n'aime pas et qui n'aime pas sa femme, et, après des complications que je n'ai pas le loisir de conter ici, Teddy épouse la jeune et jolie Française. Et voilà. Ce n'est pas méchant le moins du monde. Il est vrai que MM. Rivoire et Besnard n'ont aucune prétention à la férocité.

La *Gamine* de MM. de Gorsse et Pierre Weber est une comédie insignifiante, tandis que *l'Aventurier* marque, chez M. Alfred Capus, le désir d'élargir un peu sa manière.

M. Alfred Capus est un homme dont la fortune est bien curieuse. Jadis lorsqu'il faisait jouer une pièce, que ce fussent *Les Maris de Léontine, La Veine* ou *M. Piégois*, ses amis ne cessaient de répéter à l'envi que c'était le chef-d'œuvre du siècle. Si M. Capus s'octroyait le luxe d'un collaborateur, les amis de ce collaborateur se joignaient aux amis de M. Capus et cela faisait un joli concert de voix harmonieuses. La fortune a tourné. On s'est pris à encenser d'autres dramaturges, et l'on commence à trouver que M. Capus a beaucoup de défauts, et même on insiste exagérément sur ces défauts aux dépens de ses très réelles qualités.

L'Aventurier est une pièce que M. Capus a déjà faite quelquefois: *Monsieur Piégois,* la *Veine* ou *Qui perd gagne.* Il en a même tiré quelques romans comme *Années d'aventure* ou *Robinson.* M. Capus est le poète, si j'ose dire, des veinards et des déclassés, et il n'est pas loin de trouver que cela revient au même. André Chaumeix, dans un article de la *Revue hebdomadaire* de Paris, a bien finement parlé des *Aventuriers* de M. Capus.

Qu'est-ce que *l'Aventurier?* Un jeune homme de famille bourgeoise qui, après une vie un peu dissipée, part pour les colonies où il gagne beaucoup d'argent à vendre de l'or, du caoutchouc, du coco et des singes. Il rentre en France. Sa famille le reçoit fraîchement. Son oncle Guéroy lui fait la „tête". Mais les Guéroy sont embarrassés dans leurs affaires, ils sont au bord de la faillite, et c'est l'aventurier qui les sauvera en prenant la direction de l'usine, en lui consacrant sa fortune . . . et en épousant sa cousine! Voilà. Vous vous rappelez *Monsieur Piégois?* M. Piégois est un croupier qui dirige un grand casino à Bagnères. Il a jadis fait des études, mais, sans fortune, il erre sur le pavé

de Paris, fonde des journaux de sports, et un soir, au fond d'un tripot, il rencontre la volonté des autres, c'est-à-dire le hasard. Le hasard c'est un vieux monsieur, un ancien croupier, qui lui prête des fonds pour ouvrir un casino. Piégois s'est déclassé, mais il est riche. Il est le déclassé arrivé. Et il finira par épouser une grande bourgeoise et par prendre la direction de la banque Jantel qui est sur le point de „sauter".

Toujours le même sujet, le même procédé, le même personnage. L'aventurier, le déclassé, rentrant dans les cadres de la société, voilà le thème de M. Capus. Mais ses aventuriers sont à peine des aventuriers. Ce sont de bons garçons qui ont fait des bêtises, et qui ne demandent qu'à se faire pardonner; ces aventuriers sont des aventuriers à la manque.

* * *

On a beaucoup parlé de l'*Apôtre* de M. Paul-Hyacinthe Loyson. La critique n'a pas manqué d'épiloguer à perte de vue sur la fable de la pièce, sa portée morale ou sociale, la vraisemblance de son dénouement.

Le sénator Baudoin est un vieux démocrate, intransigeant et intègre. Sous l'Empire il fut parmi ces républicains qui, comme Arnaut, le président de la Chambre — un autre personnage de la pièce — connurent la „douleur féconde des belles défaites". Jamais en effet la République ne fut plus belle que sous l'Empire. — Il vit retiré dans un petit appartement de la rive gauche, tout occupé à la rédaction de l'*Avant-garde*, et loin des honneurs publics. Mais voici que l'on vient — après une crise ministérielle provoquée par une accusation de concussion — lui offrir le portefeuille de l'Instruction publique et des cultes. Il refuse tout d'abord, sur l'avis nettement exprimé de son fils, le député Octave Baudoin. Mais le président Arnaut, son plus fidèle et son dernier ami, vient le supplier de faire son devoir, qui est de prendre, en cette heure grave, la défense de l'éducation et de l'école laïques.

Baudoin finit par accepter, mais pose une condition *sine qua non*. Il fera une enquête sur les faits dont sont accusés quelques-uns des membres du précédent ministère. Les Réverendistes ont acheté des hommes. Il saura lesquels, et il les punira sans merci.

A l'acte suivant Baudoin est ministre. Mais la crise est proche. Nous apprenons en effet pourquoi Octave Baudoin s'opposait à ce que son père fût ministre. Il a trempé dans l'affaire des Réverendistes, et il a reçu de l'argent d'une banque catholique. Il a même — fort imprudemment — chargé son secrétaire, le jeune Rémillot, de signer un reçu à Puylaroche, l'agent des Réverendistes. On apprend la vérité par le suicide de Rémillot qui s'est tué pour Clotilde, la femme d'Octave, trahie et délaissée par son mari, et à laquelle il a voué un culte pieux d'amour et de silence.

Baudoin est renseigné par Clotilde qui magnifiquement vient se porter garant de l'innocence de Rémillot, et écœuré il confronte son fils avec ce témoin accablant. Octave avoue cyniquement et s'écrie, en invoquant le droit au bonheur: „Je n'ai qu'une vie, et avant de culbuter dans le trou je la veux pleine, je la veux totale, tous les honneurs, toutes les jouissances, tout ce qui vaut la peine d'avoir été, j'en veux ma part, je l'ai, je la tiens et ce n'est pas le fantôme d'un mort qui me l'arrachera d'entre les doigts."

Octave n'hésitera pas à salir la mémoire du petit mort en organisant une perquisition truquée. Il cache dans la pauvre petite chambre d'étudiant de Rémillot quelques billets de banque, des tickets du Pari-Mutuel et des photographies de demi-mondaines à la mode. Le plan s'exécute à merveille et déjà les camelots crient dans la rue: „La justification de Baudoin fils, la culpabilité de Rémillot." Mais Baudoin, le *Père conscience,* l'*Apôtre*, ne saurait laisser s'accomplir cette infamie, et malgré sa femme, malgré les supplications de ses collègues du ministère et les exhortations du président Arnaut qui invoque les belles luttes d'autrefois et la nécessité d'un homme comme lui à la tête de l'Instruction publique, il démissionne après avoir dénoncé le crime d'Octave.

* * *

Si je vois bien l'idée de M. Paul-Hyacinthe Loyson, c'est que la morale laïque peut se suffire à elle-même et que le devoir peut exister sans la sanction de la vie future. Mais dans une conversation particulière, l'auteur ne disait-il pas: „La République a négligé le fondement de l'édifice: l'enseignement vivant de la loi morale. Il faut une foi pour les sacrifices, une conviction lon-

guement transmise et profondément assimilée par les consciences d'une génération à l'autre. Or une foi qui commande est-elle possible de nos jours en dehors des traditions religieuses? Je le crois, je le veux. Le salut de la démocratie, comme son péril, est en elle seule. Mais toute conviction, tout enthousiasme, tout dévouement est une religion." Et cette fois, la pensée de M. Paul-Hyacinthe Loyson nous apparaît pleine et nette. La loi morale existe sans la sanction de la vie future, mais seulement pour les hommes d'élite, convaincus, enthousiastes et dévoués. Pour les autres — pour un Octave Baudoin — il faut une „conviction longuement transmise et assimilée par les consciences d'une génération à l'autre."

Je n'ai ni les loisirs ni surtout la compétence nécessaire pour discuter une idée de cette envergure. Elle embrasse des domaines qui me sont étrangers en grande partie. Dans le *Tribun* de Paul Bourget — qui pose à peu près le même problème — Portal couvrait l'infamie de son fils, au nom du sentiment de la famille, et proclamait ainsi la faillite de ses théories. Quel est le dénouement le plus vraisemblable? Je ne sais, et je crois qu'il est impossible de décider avec surêté.

* * *

La pièce de M. Paul-Hyacinthe Loyson est certainement une des plus belles et des plus suggestives que l'on ait représentées depuis longtemps. Après les *Ames ennemies* et l'*Evangile du sang*, l'*Apôtre* met M. Paul-Hyacinthe Loyson au rang des meilleurs dramaturges d'aujourd'hui.

En écrivant cet article, je me souviens de la dernière conférence de M. Brieux sur les *Remplaçantes*, au cours de laquelle le vaillant dramaturge des *Avariés* et de la *Robe Rouge* défendit le drame social, comme la forme moderne de la tragédie. „Comment", s'écriait M. Brieux, „au moment où les problèmes les plus délicats et les plus ardus sollicitent nos intelligences, au moment où notre civilisation traverse une des crises les plus aigües et dont personne ne peut dire ce qu'il sortira, on veut que les dramaturges, c'est-à-dire les hommes qui ont à leur disposition le moyen de propagande le plus puissant et le plus sonore, se contentent de faire de la psychologie d'alcôve et de boudoir!

Allons donc!“ M. Brieux a certainement aimé l'*Apôtre* de M. Paul-Hyancinthe Loyson, car c'est un drame social, d'une belle vigueur de pensée et d'une haute loyauté d'exposition.

On a beaucoup critiqué le second acte, qui fait un peu tourner la pièce au drame passionnel. De toutes les critiques, c'est celle là qui nous paraît la moins justifiée. Il est très rare que dans la vie un évènement d'un certain ordre se présente seul et non accompagné d'un ou d'une série d'évènements d'un autre ordre. Il est bien rare que l'amour ne soit pas le moteur d'actions, même politiques. Octave Baudoin trahit sa femme, il prend une comédienne en vogue pour maîtresse. Cela explique ses perpétuels besoins d'argent et l'acte criminel qu'il commet pour s'en procurer. Sans les mobiles de l'action, cette action intéresse fort peu, et les discussions les plus ingénieuses ne paraissent qu'abstraites et sans vie si elles ne sont la conséquence de conflits moraux.

Quoi qu'il en soit, l'*Apôtre* peut figurer parmi les meilleurs drames français que la politique ait inspirés, avec *La vie publique* et les *Vainqueurs* d'Emile Fabre, l'*Engrenage* de Brieux et le *Député Leveau* de Jules Lemaître.

GENÈVE GEORGES GOLAY

□□□

NEUE WEGE UND ZIELE DER ROMANISCHEN WORTFORSCHUNG

(Schluss.)

Die gewaltige Umwertung aller *sittlichen Begriffe* durch das Christentum musste — wie es gar nicht anders zu denken ist — auch in der Sprache die tiefsten Furchen hinterlassen. Ist italiänisch *cattivo* „schlecht“ lautlich nichts anderes als lateinisch *captivus* „Gefangener“, so ist die Geschichte seiner Bedeutungsentwicklung um so fesselnder. Kein philosophisches System des Altertums hat so eindringlich wie das Christentum das *Böse* dem *Guten* in der Welt gegenübergestellt. Die Welt ist vom Bösen durchsetzt,